

Le temps du monde fini, vers l'après-capitalisme.

Geneviève Azam

Les liens qui libèrent, 2011, 222 pages.

Extrait de l'introduction

« Le temps du monde fini. J'ai emprunté ces mots à Paul Valéry, qui écrivait au début des années 1930 : *Le temps du monde fini commence*. Faute d'y avoir vu un commencement, nous sommes désormais soumis à l'annonce de catastrophes qui s'enchaînent. Elles saturent les ondes et la pensée, s'annulent à force d'accoutumance, éteignent la sensibilité. Saurons-nous regarder ce temps autrement que dans l'accablement, la déploration, la résignation ou la fuite ? Saurons-nous relier les crises et en faire un événement qui laisse apparaître d'autres horizons ? Je l'espère et c'est la raison d'être de ce livre.

Dans ce monde fini, les dérèglements multiples expriment l'effondrement d'un modèle qui s'écroule en se globalisant. J'ai hésité à employer ce terme d'*effondrement*, tant l'attente de la crise finale du capitalisme, régulièrement prophétisée, a empêché de saisir comment ce processus s'est régénéré de ses contradictions. Parler d'effondrement ne signifie ni la disparition programmée du capitalisme et l'attente du grand soir, ni la fin de l'histoire.

Malgré ces restrictions, j'ai finalement adopté cette idée car elle libère d'une vision de la crise réduite à une étape regrettable dans le fil de l'histoire, un mauvais moment à passer ou un ultime soubresaut du capitalisme. Elle révèle les logiques qui sont à l'œuvre, les lieux, les moments et les expériences d'où peuvent surgir des points de rupture, des écarts, qui, au lieu d'entretenir un processus devenu mortifère et le désespoir de ceux qui lui opposent une résistance, ouvrent d'autres possibles. Soulever le couvercle qui étouffe et regarder lucidement ce qui reste caché sous des mots qui trompent est un passage pour comprendre ce qui arrive, au lieu de céder aux sirènes d'un progrès inéluctable. Trop de révoltes, d'espoirs et de résistances pour *changer le monde* ont sombré dans leur contraire ou se heurtent à un sentiment d'échec, à force d'attendre un après ou un ailleurs qui devraient *nécessairement* venir et ne viennent pas.

C'est dans ce monde-là, sur cette Terre que nous habitons, que nous avons à nous échapper des murs qui enferment, de l'assignation au temps présent, à retrouver l'imagination qui fait défaut tant elle est assiégée par une réalité qui oppresse, tout en étant insaisissable.[...]

J'ai voulu écouter d'autres voix, celles qui disent d'engager dès aujourd'hui une transition vers d'autres mondes plus sobres, d'opposer, à la démesure économique et matérielle qui pollue l'air et les esprits, des choix collectifs qui restituent une capacité d'agir, une prise sur la vie, un sentiment d'appartenance à un monde commun et un lien à la Terre. Ces propos peuvent sembler naïfs et eux-mêmes dérisoires. Je ne

crois pas qu'ils le soient. La naïveté ne consiste-t-elle pas, au contraire, à croire, ou à feindre de croire pour les plus cyniques, que l'expansion, la croissance infinie seraient matériellement possibles et susceptibles de fournir un répit ou un mieux-être à l'humanité ?

La conscience d'un monde fini libère des capacités subversives. Sous les décombres de cette machine à bout de souffle, nous aurions tort de ne pas voir que s'invente aussi un autre rapport au monde et à la Terre. Non pas au nom d'une dialectique qui annoncerait un avenir meilleur enfanté dans le mal présent, mais parce que cette conscience affranchit des faux-semblants et des fausses solutions.

Le temps du monde fini n'est pas une fin de partie. Le capitalisme consume ce qui l'a rendu possible, le travail, la Terre, le temps : il est malade de sa propre démesure et de l'irréversibilité de certaines destructions. Ce monde-là est clos, il est autophage. Il peut encore un temps se nourrir de son propre effondrement, au prix de conflits, d'inégalités galopantes et de guerres pour l'accaparement des richesses matérielles d'une Terre aux contours finis. Mais il ne pourra restaurer la croyance en l'inéluctabilité du progrès, en l'arrachement possible à la condition terrestre, en l'accomplissement de la liberté dans la consommation, fût-elle immatérielle. Cet imaginaire est épuisé ; il emporte dans son déclin celui des forces *progressistes* quand elles continuent à imaginer un futur qui poursuivrait le modèle en l'améliorant.

Puissions-nous en prendre acte et renvoyer les prophètes du bonheur par le *toujours plus* à leurs passions tristes, pour entendre ces autres voix, au Nord et au Sud, souvent celles des *vaincus*, pour être capables de voir des expériences vivantes qui disent que la Terre et ses éléments sont un bien premier, vital, un commun inaliénable. Des voix qui opposent le *bien vivre* au *toujours plus*, qui luttent pour conserver ce qui les protège et les enracine et engagent à renouveler les voies de l'émancipation.

Alors, nous découvririons que la peur d'une perte de liberté que pourrait évoquer un *monde fini*, la peur des limites que nous aurions à choisir collectivement pour assurer la durabilité de ce monde et libérer notre capacité créatrice, sont des remparts de l'imaginaire dont nous avons à nous défaire. Des résistances foisonnent dans le monde, aucune n'est insignifiante, dès lors qu'elle invite à un premier pas de côté, si simple et si difficile à la fois mais infiniment libérateur.